

Puis, se levant, elle rejoignit madame de la Fosse et son père. Elle fut gaie, mais d'une gaieté un peu forcée, un peu ironique. Elle n'adressa plus que très rarement la parole à Paul, et en affectant avec lui, comme un signe d'indifférence complète, la plus grande liberté d'esprit.

Après avoir pris congé, M. du Breuil, dans la voiture, dit à sa fille :

— Es-tu contente de ta soirée ?

— Oh ! très-contente ! répondit Valentine. M. de la Fosse, sa femme et son fils sont parfaits.

— Il faudra leur rendre leur invitation.

— Oui. C'est obligatoire.

— Cela te contrarie ?

— Nullement.

— Quel jour veux-tu choisir ?

— Nous avons le temps d'y songer.

M. du Breuil n'insista pas. En arrivant, le cocher, sans motif plausible, fut admonesté. M. du Breuil se coucha de fort mauvaise humeur, et s'agita longtemps sans pouvoir dormir, en se livrant à un monologue dont voici à peu près le résumé :

— Ce Paul de la Fosse est donc un maladroit ! Qu'on vienne encore me dire que le séjour de Paris forme la jeunesse autant que les voyages ! C'est dommage ! Le colonel et moi nous étions d'accord. Il avait donné le Fayon à son fils en le mariant. Ce n'est pas l'intérêt qui me guide. Valentine est beaucoup plus riche que Paul. Mais les la Fosse sont la crème des honnêtes gens. J'aurais été heureux et fier de m'allier à eux. Et puis, le Fayon touche au Breuil. Les deux propriétés se complèteraient l'une par l'autre et deviendraient une exploitation hors ligne. J'ai trop de terres arables et pas assez de prairies. Or, sans prairies, pas de bestiaux ; sans bestiaux, pas d'engrais ; sans engrais, pas de blé. Le guano me ruine. Il y a au Fayon, sur les bords de la Vienne et de la Briance, des pâturages de toute beauté, et, au moyen de quelques drainages partiels... Ah ! ce mariage convient si bien à Valentine ! Elle est comme moi, elle n'aime pas les gens trop riches. Paul, d'ailleurs, est avocat. C'est un beau titre. Il ne rapporte pas grand-chose, mais c'est un beau titre. Il est bon de l'avoir ; car si un matin on se réveille ambitieux, ou a du moins un point d'appui pour s'élever. Le colonel ne s'occupe pas d'agriculture, Paul non plus. Je gérerais les deux propriétés. Il y aurait fusion... et jamais confusion. Qu'est-ce que je demande ? Passer ma vie selon mes goûts. Il me serait bien plus agréable de travailler pour ma fille et pour ses enfants que pour moi. Aimera-t-elle Paul ? Quant à lui,